

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules GROSS

Chronique des vacances

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 249-253

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Chronique des vacances

v

« Adieu aux livres d'étude, aux travaux scolaires, aux devoirs classiques et vivent les vacances ! »

(En vacances, B. Burquier)

Dans la Chronique, c'est comme à Echallens : le talent y passe et ne séjourne pas. A peine goûté, à peine senti, à peine vu, le voilà parti, loin ! C'est un malheur. Où est-il maintenant ? je ne sais, mais ne vous semble-t-il pas, amis lecteurs, qu'il nous a quittés dans des pensées étonnamment graves, auxquelles il n'a pris soin ni de nous habituer ni même de nous préparer ? Son âme paraissait assaillie d'une extrême lassitude des soins d'ici-bas, et sa conscience — qui l'eût dit ? — était saisie d'inquiétudes, de remords, de scrupules, et implorait pardon et miséricorde. Et nous craignons que, emporté par l'effort de sentiments si puissants, il n'ait suivi loin du tracas, dans un fromage de Hollande, un certain ermite dont Lafontaine nous rapporte la Sainte vie, au livre septième de son Histoire des animaux célèbres. Ce pauvre Antoine !... Il casse sa plume, brusquement, il nous jette son « exegi monumentum » et il part, portant le cilice et avide d'oubli, de solitude, de paix. *Vanitas vanitatum !* Puisse-t-il trouver tous les biens qu'il cherche, précieuses consolations dans une vie désormais toute de repentir et d'expiation !

On pourrait finir plus mal. Mais monsieur le Rédacteur des Echos se passerait facilement, dit-on, de ces excès de repentir et de pénitence. C'est là montrer trop de délicatesse : médire du prochain, noircir l'honneur des gens, barbouiller de scrupules la conscience de quelques âmes dévotes, est-ce un mal si grand ?

« Eh bien ! manger moutons, canaille, sottie espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur. »

Ainsi dit notre Rédacteur. Mais quand l'heure vint de mettre en écrit, pour la gloire et l'édification de la postérité, les faits mémorables qui se multiplient dans le monde studieux à l'époque des vacances, le chroniqueur ne vint point. Il dit au Rédacteur, qui s'en était allé un jour frapper à sa porte, que « les choses d'ici-bas ne le regardent plus. En quoi, lui dit le solitaire, peut un pauvre reclus vous assister ? Que peut-il faire, que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ? »

Et il lui ferma la porte, après lui avoir donné toutefois sa bénédiction.

Depuis ce jour, Monsieur le Chanoine Mariétan voyage et ne dort

plus : il cherche un chroniqueur. Il a parcouru en tout sens une bonne partie du pays : des bords du Rhône à ceux de la Lucelle, des frontières de Savoie à celles de Prusse, il a interrogé, fouillé, remué, flairé mais en vain. En passant près de chez nous, m'ayant aperçu, le pieux voyageur jeta sur moi ses yeux pleins de douce et tendre mélancolie. J'en fus ému jusqu'aux larmes, et je compris, je compris tout. Et voilà pourquoi, chers lecteurs, je reviens encore une fois à la Chronique, oubliant de lui avoir cependant autrefois juré un éternel adieu. Mais je vous l'assure, chers lecteurs et lectrices fidèles de la Chronique, c'est dépouillé de toute mauvaise pensée que je reviens à vous, et j'écris ces lignes, non avec une plume d'acier, mais avec un rameau d'olivier; je vous apporte la paix, et non la guerre, étant moi-même trop affecté des circonstances douloureuses qui me ramènent à vous et que je viens de raconter.

C'est justement dans le cours de son aventureux voyage en pays lointain que Monsieur le Chanoine Mariétan s'est trouvé arrêté à Mervelier, au milieu des forêts vierges du Jura-Bernois, pour prêcher la première messe de Monsieur le Chanoine Fleury. Ce ne fut pas seulement un vrai triomphe oratoire pour le professeur de rhétorique du collège de St-Maurice, mais ce fut une fête délicieuse pour tous ceux qui eurent l'incalculable avantage d'y participer : délicieuse pour la pieuse et tendre mère qui avait donné ce fils à Dieu il y a cinq ans, à travers les larmes chrétiennes du sacrifice, et qui recueille aujourd'hui dans son cœur la première bénédiction du nouveau prêtre ; délicieuse pour les frères et pour les sœurs ; délicieuse pour l'humble et saint curé qui fut toujours le guide sûr et discret de son jeune paroissien, pendant sa vie d'étudiant ; délicieuse pour la paroisse, pour le Jura tout entier, fier de donner à la Royale Abbaye de St Maurice un chanoine, un prêtre de plus ; délicieuse aussi pour le petit groupe d'étudiants, amis du nouveau prêtre, et qui ce jour-là, dans le voisinage et sous la houlette grave et sévère de Monsieur le Curé de Rebeuvelier, ont été si sages et si édifiants. *Exempla trahunt!* Le drapeau de l'Agautia, tout étonné et confus de se voir transporter sur un sol purement jurassien, n'en flotta pas moins avec entrain dans les rayons d'or du soleil de juillet et dans ses envolées joyeuses se lisaient aisément les sentiments que la section des Etudiants Suisses de St-Maurice a eu à cœur d'exprimer à Monsieur Fleury.

Monsieur le Chanoine de Stockalper, qui se plaît à mesurer annuellement sa taille à celle des plus hauts sapins du Jura, était de la fête et y représentait l'Abbaye. Interprétant en un remarquable discours, les sentiments de sa Grandeur Mgr. Paccolat, et ses Confrères, il fit dans tous les cœurs une impression profonde et durable.

Une semblable fête remplissait de fidèles l'église de l'Abbaye, en la solennité de l'Assomption, mettait en liesse, une fois de plus, les graves chanoines de St-Maurice, et chatouillait délicieusement les espérances de messieurs les novices aux joues pâles et creusées par les austérités continuelles. Monsieur la Chanoine P. M. Rappaz était le héros de cette fête. Quinze jours après son confrère et ami Fleury, en effet, au milieu d'un cercle de parents et d'amis, il gravissait à son tour pour la première fois les degrés de l'autel. Monsieur le Directeur du Pensionnat fit vibrer les voûtes de l'église abbatiale du tonnerre de son éloquence. On a dit que monsieur Bourban s'en serait effrayé, par rapport au vieux clocher qui menace ruine. Mais tous les auditeurs ne partageaient pas cette frayeur, et l'orateur a su leur inspirer à tous une idée plus élevée, un respect plus grand, un amour plus ardent du prêtre et du sacerdoce de Jésus-Christ.

Je suis heureux, maintenant, que le hasard ait conduit l'aventurier rédacteur des Echos dans mon pays, et m'ait ainsi procuré l'honneur très grand de porter à nos jeunes prêtres les vœux et les vivats des étudiants qui étaient assis avec eux, à côté d'eux sur les mêmes bancs du collège de St-Maurice, dans les mêmes salles d'étude, et qui sont autant de condisciples qui les estiment et qui les aiment. *Ad multos annos !* Mais maintenant, montés sur le faite, chers amis, tendez une main secourable à ceux qui, loin derrière vous, gravissent la pente ardue qui les élèvera jusqu'à vous, dans ces régions voisines du ciel. Aidez-leur à écarter les obstacles, à dissiper les ombres, à éclaircir la voie... ! afin qu'ils soient un jour comme vous introduits dans la vigne du Seigneur, et y travaillent dès la première heure en ouvriers actifs et laborieux.

D'autres hauteurs, sereines aussi, et douces, ce sont les hauteurs des Giettes que préfèrent à toute chose, même aux heures de classe — un certain nombre de chanoines avides d'air pur, de sapins verts et de liberté. Ils sont là-haut pendant toutes les vacances, courant du matin au soir après les taches d'ombre, et humant à pleins poumons le parfum des herbes fines que leur a indiquées Monsieur le Prieur... Et quand le soir vient, que la voix des cloches de la vallée sonnait l'Angé-lus a frappé leurs oreilles, les chanoines se glissent en silence sous les bardeaux qui sentent fort le bon bois de sapin, et s'enfoncent jusque au bout du nez dans la paille enchanteresse du chalet de la montagne. C'est là qu'ils dorment bien, et longtemps ! Quand ils se réveillent, le soleil est déjà descendu jusques au fond de la vallée. Mais quand Monseigneur sera revenu du Congrès marial, à Einsiedeln, on parle de les faire descendre un peu vite, et de les soumettre à d'autres enchantements :

les enchantements de la retraite. Les novices iront peut-être prendre leurs places.

Mais que ne pensez-vous pas, ô vous, Monsieur Tonoli, qui, depuis le commencement des vacances, promenez votre fin minois tantôt sur les flots bleus de la mer de Sicile, tantôt sur les luxuriantes collines des Apennins ou dans la célèbre campagne romaine, vous qui, l'autre jour, assis sur les ruines de Pompei, rêviez, nous disent les journaux, aux ruines de Carthage ! Que vous disent les ombres de Virgile, et celle de Horace, et celle d'Enée, et celle des Césars ? Vous allez nous revenir la tête pleine de ces visions mystérieuses, ivre de souvenirs, et des charmes *della bella Italia* ! mais tout *negro*, vous allez voir. Vous trouverez à votre retour, le Valais trop petit, et les murs de l'Abbaye un peu, étroits pour vous. Le soleil du midi produit ces mirages... *Buono viaggio ! Signore, buono viaggio !*

Pendant que Monsieur Tonoli se promène en Italie, les Italiens envahissent l'Abbaye. C'est d'après les dernières nouvelles, un branle-bas général à l'Abbaye ; pioches, pics, pelles, brouettes, truelles, marteaux, scies et rabots vont, viennent, se croisent, se heurtent, se bouculent, retentissent, font du tapage. Les pigeons se sauvent et les chiens hurlent. Eugène parle de quitter... ! Monsieur le Directeur a pris enfin une résolution qui l'honore : de gentils petits fumoirs se construisent, frais, propret, coquets, gracieux, enchanteurs. Mais le tabac reste encore à la charge des élèves. Il y aura toute une plaine devant le collège, autour de la statue de S. Joseph, un espèce de Forum où pourront bientôt se tenir les comices studiantines de fin septembre.

On s'y prépare avec entrain. En passant, l'autre jour par la Royale, j'ai vu — car je n'affirme rien que je n'aie vu de mes propres yeux — j'ai vu, dis-je, les trois inspecteurs assis à l'ombre sous les platanes, et qui réparaient leurs sifflets. Ils étaient, paraît-il, — les sifflets — dans un état lamentable. Un peu plus haut, sous le noyer, Eugène recousait ses sacs à pain, en chantant une romance. Prés de la fontaine, deux marmitons profitaient des vacances pour prendre leurs ébats. Mais un qui avait du travail, c'est bien Monsieur l'économiste. Je l'ai aperçu à travers la porte entr'ouverte de la dépense. Perché tout au haut de trois caisses superposées, il entassait, au-dessus de la dépense, des paquets de chocolat. Il y en avait au moins... Je n'ai pas eu le temps de les compter. « Et ce n'est encore, me dit l'économiste, que le chocolat fin, le chocolat pour les crèmes, etc.. » Et de fait, ce jour-là, un parfum délicieux de chocolat se promenait dans toute la maison.

Du côté des étudiants, on se prépare avec moins d'entrain à inaugurer le Forum du collège. Un fait bien ce que l'on peut, mais le programme des vacances est si vaste ! Si cela continue, sous peu il sera aussi

chargé que le programme des études. Le moyen alors d'arriver à la fin des vacances ? Cette année, par exemple, notre programme se trouve augmenté de plusieurs points de méditation qui nous prennent un temps considérable. Et avec la meilleure volonté du monde nous n'en viendrons pas à bout, jamais ! Mais j'estime qu'en ceci comme en toute chose, il faut être sage : méditons peu, mais bien et, ce qui vaut mieux, agissons. Choisissons parmi les belles pensées que Monsieur Burquier a sou-mises à nos méditations au commencement de ces vacances, la pensée principale, la pensée dominante, celle qui est en quelque sorte le foyer d'où rayonnent toutes les autres, et il est visible que l'auteur lui-même a fait des efforts pour la mettre en évidence afin que chacun de nous s'en saisisse, s'en inspire et fonde en elle toutes ses vacances. J'ai rencontré pendant mes vacances, plusieurs étudiants qui ont su fort habilement extraire cette pensée maîtresse de l'article de Monsieur Burquier et l'ont sur-le-champ mise en pratique. L'effet est prompt à se manifester : ils deviennent *χαλός χαγατός* beaux et bons. En raison de son importance capitale — et avec la permission de son auteur — j'ai placé cette pensée en tête de cette chronique ; pour la même raison je la rappelle ici : « Adieu aux livres d'études, aux travaux scolaires, aux devoirs classiques et vivent les vacances ! »

Et le reste nous sera donné avec abondance
Excepté un chroniqueur !

Léon CHÈVRE